

# Juliette

*N'aime de ton présent  
que sa part d'avenir.  
(Cervantès)*

## **Jissey.**

Depuis neuf heures trente, je suis à l'écoute d'un avion décollant de l'aéroport. Il passera au-dessus du lac, cap au nord, le vent dominant, et rugira à proximité du centre hospitalier en prenant de l'altitude. Je suis à la fois détendu et inquiet pour Claire. Aujourd'hui, elle accomplit le voyage de la reconnaissance du titre que sa mère aurait dû recevoir depuis plusieurs années. Mais le destin ne l'a pas permis ainsi. Elle va se retrouver seule, au milieu de ces vautours, ces ducs, ces comtes qui n'auront d'yeux que pour la critiquer, elle, la péquenaude de France. Elle sera ridiculisée par cette bourgeoisie décadente. Vive Marx ! Vive la Révolution ! A bas la noblesse !

Juste avant dix heures et la visite des femmes de ménage, on frappe à la porte. D'habitude, les infirmières, lorsqu'elles y pensent, toquent une fois et entrent sans s'occuper si vous êtes visible ou complètement à poil. Ici, c'est une chambre d'hôpital et non un hôtel. Vous avez perdu une chose que vous souhaitiez conserver encore un peu : votre intimité !

La porte s'ouvre lorsque je crie : « *Entrez !* » Un visage se glisse, portant lunettes et cheveux châtons. Un visage connu mais insolite à Aix-les-Bains. Je n'en crois pas mes yeux. Devant moi, portant une robe verte bouteille et un corsage blanc brodé à l'ancienne... Juliette, ma collègue du journal, la petite secrétaire qui tape les courriers du patron. Elle est là devant moi. Elle porte sur l'épaule un sac grenat en bandoulière. Je m'étonne de la voir ici :

- Ils t'ont envoyée parce qu'ils m'ont cru mort ?
- D'abord, bonjour Jissey !
- Oh pardon ! Bonjour Juliette !
- J'aimerais mieux que tu m'appelles Julie comme mes parents.
- Bien...Julie ! Mais tu me l'avais jamais demandé à l'agence ?
- En général, c'est réservé pour les intimes. (Elle marque une pause) Tu sais, on s'est fait beaucoup de soucis au journal. Le patron était dans tous ses états, hier après-midi, lorsqu'il a su que tu t'étais fait poignarder.
- Comment l'a-t-il su aussi vite ?
- C'est un de ses copains du Dauphiné Libéré qui a appris

que tu travaillais à Ouest-France et qui voulait prendre des renseignements sur toi pour faire un article.

- Ah ces journalistes ! Toujours à fourrer leur nez partout !

Juliette éclate de rire et reprend son histoire :

- Un journaliste qui reçoit un coup de poignard, ce n'est pas courant. Alors, il a eu l'idée d'en informer les lecteurs. (Elle sort le journal Ouest-France de son sac). Tiens, je l'ai acheté au buffet de la gare. Regarde en page trois.

Je tourne la page et découvre l'article : *Un journaliste poignardé au cours d'une enquête d'investigations*. Est insérée une photo de moi, devant ma machine à écrire, prise par Pierre Langard deux mois auparavant. Je parcours le texte et regarde Juliette :

- Celui qui a écrit ça s'est laissé aller à écrire un roman ? Et comment a-t-il fait pour pondre un papier en si peu de temps ?

- C'est Pierre Langard qui en a eu l'idée. Mais, le patron a mis sa touche personnelle ! Ça va faire le tour du département. C'était si important qu'il a pu bénéficier d'un budget pour envoyer quelqu'un à Aix et rapporter une photo pour la faire paraître la semaine prochaine. Personne n'était disponible, sauf moi. Je me suis dit que je pouvais faire le reportage.

- Un reportage sur moi ! Mais ça ne va pas !

- Ne t'inquiète pas. Il m'a prêté un appareil photo tout simple. Je vais prendre une dizaine de clichés et le patron choisira celui qu'il préfère. J'écrirai le texte de mémoire comme si je t'avais interviewé. De toutes façons, c'est le rédacteur en chef qui fera la mise en page.

Elle fouille dans son sac et sort l'appareil en question. C'est un Canon professionnel de bonne qualité qui doit appartenir au boss lui-même. Il a dû lui fournir toutes les indications possibles pour ne pas rater les clichés, au besoin, tel que je le connais, il l'a pré-réglé pour qu'elle n'ait rien à toucher, juste à appuyer sur le bouton. Elle le manie avec précaution en écarquillant les yeux, signe évident de sa myopie. Par coquetterie, elle ne porte pas ses lunettes rondes qui lui font un visage que j'avais, au début de notre rencontre, qualifié de « *chouette* ». Par courtoisie pour elle, je n'ai jamais voulu lui dire, tant j'étais subjugué par la sincérité et la gentillesse émanant de cette fille.

Pour prendre la première photo, elle veut retirer le second oreiller qui me permet d'être à peu près assis, pour paraître plus allongé, donc plus blessé. C'est son idée et je trouve qu'elle s'en sort bien pour un début. Elle me demande de tourner la tête vers la fenêtre pour bénéficier d'un maximum de lumière naturelle, sans avoir à utiliser de flash. Elle prend une

dizaine de clichés. Dans certains, j'ai la bouche ouverte pour chercher de l'air ; une autre avec ma veste de pyjama ouverte, découvrant mon énorme pansement. Elle est satisfaite du résultat et me remercie gentiment.

- Tu restes un peu à Aix, lui demandé-je ?

- En fait, j'ai mon billet réservé pour le train-couchettes de dimanche soir à vingt heures. Jusque là, je suis en vacances. Je suis libre !

- Tu pourrais t'installer au manoir au lieu d'aller à l'hôtel ?

- Ce n'est pas bête, mais je vais sans doute déranger quelqu'un ?

- Il n'y a personne avant lundi. Je vais te faire un plan pour le trouver et un mot à Monsieur Armand qui te donnera la clé.

- Chouette, dit-elle, toute heureuse !

Je me rends compte qu'il est dix heures passées et je n'ai pas entendu le décollage de l'avion. Du moins, je n'ai pas fait attention ! Ai-je déjà oublié Claire au moment où son destin va être bouleversé ? Non, j'ai simplement été un peu distrait à cause de cette histoire de photos !

\* \* \* \*